

---

Recension d'ouvrage : *Nairobi Noir*, a collection of short stories edited by Peter Kimani. Abuja/ London : Cassava Republic Press, 2020, 246 p.

With short stories by Ngugi wa Thiong'o, Stanley Gazemba, Ngumi Kibera, Peter Kimani, Winfred Kiunga, Kinyanjui Kombani, Caroline Mose, Kevin Mwachiro, Wanjiku wa Ngugi, Faith Oneya, Makena Onjerika, Troy Onyango, J.E. Sibi-Okumu, and Rasna Warah

Maëline Le Lay

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/eastafrica/1402>

**Éditeur**

IFRA - Institut Français de Recherche en Afrique

**Référence électronique**

Maëline Le Lay, « Recension d'ouvrage : *Nairobi Noir*, a collection of short stories edited by Peter Kimani. Abuja/London : Cassava Republic Press, 2020, 246 p. », *Les Cahiers d'Afrique de l'Est / The East African Review* [En ligne], 55 | 2020, mis en ligne le 19 novembre 2020, consulté le 06 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/eastafrica/1402>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

Les Cahiers d'Afrique de l'Est / The East African Review

---

## Recension d'ouvrage : *Nairobi Noir*, a collection of short stories edited by Peter Kimani. Abuja/London : Cassava Republic Press, 2020, 246 p.

With short stories by Ngugi wa Thiong'o, Stanley Gazemba, Ngumi Kibera, Peter Kimani, Winfred Kiunga, Kinyanjui Kombani, Caroline Mose, Kevin Mwachiro, Wanjiku wa Ngugi, Faith Oneya, Makena Onjerika, Troy Onyango, J.E. Sibi-Okumu, and Rasna Warah

Maëline Le Lay

---

### NOTE DE L'AUTEUR

Cette recension a été traduite et publiée en langue anglaise : « A Review of 'Nairobi Noir', a collection of short stories edited by Peter Kimani ». *Africa in Words*, 19 novembre 2020. <https://africanwords.com/2020/11/19/a-review-of-nairobi-noir-a-collection-of-short-stories-edited-by-peter-kimani/>.

- 1 Initialement publié chez Akashic Books, l'éditeur new-yorkais du romancier et journaliste kényan Peter Kimani (auteur du très remarqué *Dance of the Jakaranda* [2017]), ce recueil de nouvelles vient compléter la riche collection de nouvelles « noires » associées à plusieurs dizaines de villes du monde (Los Angeles noir, Havana noir, Tel Aviv noir...), voire de quartiers (Brooklyn noir, Bronx noir...), et occasionnellement de pays (Haïti noir). Une prolifique collection dans laquelle l'Afrique n'est que peu représentée puisque ce volume inaugure la troisième entrée du continent (après Lagos et Marrakech) dans une collection qui compte plus de cent titres.
- 2 Pourtant le roman noir est désormais un genre établi dans les littératures d'Afrique, même si la tendance a mis quelque temps à gagner en légitimité<sup>1</sup>. Le Kenya ne fait pas exception, comme en témoignent, entre autres, deux romans publiés localement chez

East African Publishers – le premier roman de Peter Kimani, *Before the Rooster Crows* (2002) et surtout *My Life in Crime* de John Kiriamiti (1984), roman emblématique du Kenya de la génération 1980-1990 – ou encore les polars de Mukoma wa Ngugi publiés aux États-Unis où l'auteur est établi (*Black Star Nairobi* et *Nairobi Heat*, traduit en français sous le titre *Là où meurent les rêves* [2019]).

- 3 *Nairobi noir* s'inscrit donc résolument dans ce sillage du roman noir et il est ainsi permis de se dire que les ouvrages cités ci-dessus ont en quelque sorte préparé le terrain à une bonne réception du polar par le lectorat nairobien, si du moins l'on peut ainsi interpréter l'incroyable succès du livre dans la ville qu'il prend pour décor et objet à la fois. Les deux principales librairies de Nairobi, Prestige Bookshop et The BookStop, se félicitent du nombre d'exemplaires vendus. L'extraordinaire engouement pour ce recueil à l'occasion de la cérémonie de lancement laissait augurer d'un tel succès. Le soir du 30 janvier 2020, l'auditorium de l'Alliance française de Nairobi était comble jusqu'aux strapontins, tous occupés, et la trentaine d'exemplaires proposés à la vente en sortant s'arrachèrent littéralement. L'effervescence se poursuivit jusqu'au cocktail : le public fit la queue pour faire dédicacer l'ouvrage par les auteur.e.s – toute.s présent.es, à l'exception de Ngugi wa Thiong'o – et se bousculait pour s'entretenir avec eux.
- 4 Le directeur de la publication à qui l'éditeur avait passé commande, Peter Kimani, a pris soin de réunir dans ce recueil des textes d'auteurs kenyans aux trajectoires littéraires variées : entre le romancier nobélisable qu'est Ngugi wa Thiong'o et des écrivain.e.s plus « amateur.e.s », tels que Winfred Kiunga, les auteur.e.s occupent une place que l'on pourrait qualifier d'intermédiaire dans le monde littéraire kényan et anglophone. Toute.s peuvent se targuer d'une activité dynamique dans le monde littéraire et culturel. Beaucoup se sont déjà fait remarquer par la critique en gagnant des prix : le Caine Prize for African Writing par Makena Onjerika pour sa nouvelle « Fanta Blackcurrant » (2018), le Jomo Kenyatta Prize for Literature par Stanley Gazemba pour son roman *The Stone Hills of Maragoli* (2003), Ngumi Kibera en 1997 pour son recueil de nouvelles *The Grapevine Stories* (1997), le Fiction Prize du Nyanza Literary Festival par Troy Onyango pour sa nouvelle « For What are Butterflies without Their Wings ? » (2016), ou bien d'autres distinctions. Certain.e.s sont davantage connue.s pour leur travail journalistique (Faith Oneya, Rasna Warah) ; d'autres pour leur activité théâtrale (John Sibi-Okumu, Kevin Mwachiro) ; et la plupart a déjà publié des nouvelles et essais dans des ouvrages collectifs ainsi que dans des revues spécialisées et des journaux (*New York Times* pour Stanley Gazemba, *Wasafiri Magazine* pour Wanjiku wa Ngugi et Makena Onjerika...).
- 5 Après avoir brièvement rappelé l'histoire de la ville de Nairobi, « The Green City in the Sun » ainsi que la surnommèrent les premiers colons qui en bâtirent les fondations, Peter Kimani, dans son introduction au recueil, présente *Nairobi Noir* comme un acte « d'excavation » qui vise à « redécouvrir le passé ossifié de la ville » (p. 15). Si la métaphore quelque peu macabre se prête bien à la thématique noire, il me semble que ce recueil se présente davantage comme un effeuillage des différentes strates sociales composant la ville, constituées et densifiées par l'histoire, autant de couches superposées ou plutôt juxtaposées, mais hermétiques (sans quoi les interactions s'avèrent compromettantes pour les personnages, comme l'illustrent plusieurs nouvelles). Lydie Moudileno considère que le roman noir se prête particulièrement à l'écriture de la postcolonie en ce qu'il permet de faire entrevoir « l'univers d'un chaos

sans vertu » en nous faisant pénétrer dans les milieux interlopes qui constituent de loin la « couche sociale » la mieux représentée du recueil (Moudileno 2002 : 93).

- 6 *Nairobi Noir* se présente à cet égard comme une anti-carte postale qui nous dévoile l'envers du décor, ou bien un anti-guide de voyage qui ne saurait être vendu qu'à des touristes en quête de réalisme social et d'histoire d'humanité meurtrie (de type *Dark Tourism*), tant les histoires rassemblées cultivent toutes un goût prononcé pour le sordide, le désespoir né de l'injustice sociale et d'une profonde pauvreté, le scandale de la corruption.
- 7 Dans ce « *Nairobi shamba la mawe* », que Kimani traduit par « Nairobi the stone garden »<sup>2</sup> (p. 13), ainsi surnommé par ses habitants pour désigner un endroit « de plaisirs et de périls » (*ibid.*), évolue une galerie de personnages caractérisant ces nouvelles qu'il a choisi de répartir en trois catégories qui forment l'armature du livre : les chasseurs (*the Hunters*), les « chassés » (*the Hunted*), les bergers (*the Herders*).
- 8 L'on pourrait discuter de la pertinence du classement des nouvelles dans une catégorie plutôt qu'une autre, dès lors qu'elles apparaissent comme complémentaires voire dialectiques (le chasseur n'existe pas sans sa proie et vice-versa), et qu'en réalité, d'une catégorie à l'autre, les nouvelles sont caractérisées par la permanence d'une quête chez les protagonistes et d'un conflit entre celles et ceux qui ont le pouvoir, et ceux et celles qui ne l'ont pas.
- 9 Ainsi, dans les rues des nombreux quartiers de Nairobi couverts par ces nouvelles (Kibera, Kangemi, Kilimani, Kawangware, CBD, Mathare, Eastleigh, Dandora, Westlands, Parklands, Kariobangi, Karen, Mukuru kwa Njenga), le lecteur est baladé de coins de rue en planques dans les arrière-cours, de taudis en bordel, de villas cossues en pick-ups volés. On y croise essentiellement des policiers corrompus et des malfaiteurs, des gangs de jeunes hommes tentant de leur échapper, d'honnêtes femmes trimant pour vendre leur marchandise (leurs corps aussi à l'occasion), ou encore des jeunes trafiquantes déguisées en ferventes musulmanes pillant une banque pour leurs mères (« For our Mothers » de Wanjiku wa Ngugi), mais aussi des domestiques, des *askari*, des chauffeurs de *matatu* et des *mama mboga* (vendeuses itinérantes de légumes).
- 10 D'un point de vue littéraire, c'est la langue de ces textes qui interpelle avant tout. Si elle ne présente guère de poésie ni d'effets de style particuliers, les fréquentes insertions de phrases en swahili ou en sheng l'enrichissent singulièrement. Tout comme le sheng, ce parler propre à Nairobi – mélange d'anglais, de swahili et de quelques autres langues kényanes (dholuo, kikamba, gikuyu) –, constitue la musicalité linguistique spécifique de la ville, ces textes mâtinés d'insertions hétérolingues sont la marque de fabrique de ces nouvelles. Il est à ce titre intéressant d'étudier les différents procédés de recours à ces insertions que tous les auteurs mobilisent exclusivement dans les dialogues (procédé le plus classique). Certains d'entre eux s'efforcent de traduire ces insertions, soit explicitement par le procédé de « balisage » ou de « rembourrage » (*cushioning*) tel que défini par Shana Poplack et Chantal Zabus à sa suite<sup>3</sup>, c'est-à-dire le fait de flanquer l'insertion d'une « balise » explicative telle que les parenthèses ; soit par une redondance anglaise succédant immédiatement l'insertion hétérolingue, plus ou moins adroitement amenée dans le corps du récit. D'autres comme Stanley Gazemba ne se donnent pas toujours cette peine, et l'insertion apparaît alors comme « naturelle », en tout cas assumée et réussie d'un point de vue narratif (dans le sens d'adroite), mais compromet aussi potentiellement l'intelligibilité du récit pour un lecteur non swahilophone.

- 11 Outre les situations – plus ou moins stéréotypées – de scènes, scénarios et décors typiques du polar, trois grandes thématiques me semblent traverser ce recueil : le rôle de la femme, la mémoire de la colonisation et le cosmopolitisme propre à Nairobi.
- 12 Dans toutes les histoires, les femmes occupent une place à part, différemment d'une nouvelle à l'autre. Elles opèrent toujours seules ou avec la complicité d'autres femmes, mais ne sont jamais les complices des hommes (même lorsqu'elles le prétendent, comme dans la nouvelle de Peter Kimani, « Blood Sister », dont la fin tragique est précipitée par une machinerie de la compagne du narrateur), et très rarement des alliées, à l'exception du personnage de Nana dans la nouvelle de Kevin Mwachiro, « Number Sita ». Le fait que Nana soit lesbienne (la seule de tout le recueil) n'est sans doute pas étranger à cette spécificité. Elle peut alors avantageusement remplacer l'ami, occuper le rôle de complice, celui qui est l'égal de soi. Les autres femmes sont soit des prostituées qui n'ont pas d'existence propre en tant que personnages (elles sont réduites à leur activité et font partie du décor), soit des femmes peinant à élever seules leurs enfants nés de pères démissionnaires. Ces portraits féminins récurrents font alternativement des femmes des personnages d'agrément, ou bien des personnages de « faibles fortes » (c'est-à-dire des personnages trouvant des ressources admirables pour survivre par-delà leur oppression), autrement dit des martyres en devenir. Une autre exception se donne à lire dans « Have Another Roti » de Rasna Warah. La narratrice qui narre son histoire à une psychanalyste semblait avoir noué une réelle complicité avec son partenaire décédé, après avoir toutefois grandi dans le milieu indien de Nairobi où femmes et hommes vivent dans des mondes complètement cloisonnés, les femmes cantonnées à la cuisine, leur seul empire dont la puissance est telle qu'elle évince toute autre conversation (d'où le titre évocateur de la nouvelle).
- 13 Ce que ce recueil met en lumière à chaque page ou presque, c'est la profondeur de la sédimentation de la mémoire coloniale, tant dans l'organisation spatiale et sociale de la ville que dans les rapports humains qui s'y nouent. Cette double dimension de la conversion opérée par les colons caractérise en fait le projet colonial que Ngugi wa Thiong'o, dans l'ouverture de son conte aux couleurs du réalisme magique (et traduit du gikuyu), « The Hermit in the Helmet », résumera ainsi : « *This saga took place during colonial era, when whites owned our soil, water, air and, well, our bodies, and even tried to own our soul. Our soil and soul* »<sup>4</sup> (p. 195). Des décennies plus tard, les traces du régime colonial se lisent toujours dans l'organisation ségréguée de la ville et la coexistence difficile des différentes communautés – africaines, *white Kenyan* et indo-kényane. Les nouvelles de John Sibi-Okumu (« Belonging ») et de Peter Kimani prouvent à suffisance que le poids de l'oppression coloniale – du moins du souvenir qu'elle a laissée dans les mémoires des familles colonisatrices et des familles colonisées aux destins entremêlés – leste toujours les représentations et donc les affects de la génération d'aujourd'hui. La nouvelle de Rasna Warah file également cette idée mais s'appuie pertinemment sur cette oppression historique pour révéler de surcroît les discriminations à l'œuvre dans la société kényane contemporaine, entre les différentes ethnies kényanes (elle dénonce au passage les conflits identitaires qui ont déchiré la société kényane à plusieurs reprises et en souligne le caractère postcolonial), ainsi qu'entre les Kényans et les Somalis.
- 14 Ce faisant, elle rappelle, à l'instar de plusieurs de ses comparses du recueil, combien Nairobi est un carrefour de cultures – non seulement de cultures internes au Kenya mais aussi de cultures et d'influences des pays d'Afrique de l'Est, de la Corne et

d'Afrique centrale : la Somalie par ses réfugiés installés à Nairobi depuis plusieurs générations, la République démocratique du Congo par la rumba congolaise, musique de fond de plusieurs de ces récits... En soulignant l'importance des circulations culturelles régionales dans la capitale kényane, *Nairobi Noir* s'inscrit ainsi dans le sillage de la prose kényane des deux dernières décennies, notamment de la génération Kwani?<sup>5</sup> dont le représentant emblématique, le regretté Binyavanga Wainaina, faisait amplement état dans ses nouvelles et récits<sup>6</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- de Meyer, Bernard, Pierre Halen, et Sylvère Mdonbobari, dir. 2013. *Le polar africain*. Afriques, volume 8. Metz : Université de Lorraine.
- Gazemba, Stanley. 2018 [2002]. *The Stone Hills of Maragoli*. Kwani? Series. Nairobi : Kwani Trust. Re-publié aux États-Unis en 2017 sous le titre *Forbidden Fruit* (New York : The Mantle).
- Journo, Aurélie. 2019. « Brouiller les frontières génériques et bousculer les hiérarchies littéraires au Kenya. La revue Kwani? entre presse et littérature ». *Études littéraires africaines* n° 48 (« Presse et littérature africaines ») : 73-95. <https://doi.org/10.7202/1068433ar>.
- Kibera, Ngumi. 1997. *The Grapevine Stories*. Nairobi : Focus Publishers.
- Kimani, Peter. 2017. *Dance of the Jakaranda*. New York : Akashic Books.
- Kiriamiti, John. 1984. *My Life in Crime*. Nairobi : Spear Books.
- Moudileno, Lydie. 2002. « Le droit d'exister. Trafic et nausée postcoloniales ». *Cahiers d'études africaines* n° 165 : 83-98. <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.136>.
- Onjerika, Makena. 2018. « Fanta Blackcurrant ». In *Redemption Song and Other Stories 2018: The Caine Prize for African Writing*. Oxford : New Internationalist Publications Ltd.
- Onyango, Troy. 2016. « For What Are Butterflies without their Wings? ». Publié dans la revue en ligne *Brittle Paper*, 25 octobre 2017 : <https://brittlepaper.com/2017/10/butterflies-wings-troy-onyango-fiction/> [archive].
- Poplack, Shana. 2004. « Code-Switching/Sprachwechsel ». In *Soziolinguistik: An International Handbook of the Science of Language. Volume 1 (2nd completely revised and extended edition)*, édité par Ulrich Ammon Norbert Dittmar, Klaus J. Mattheier, et Peter Trudgill, 589-596. Berlin-New York : Walter de Gruyter. Disponible à l'adresse : <http://www.sociolinguistics.uottawa.ca/shanapoplack/pubs/articles/Poplack2004.pdf> [archive].
- wa Ngugi, Mukoma. 2019. *Là ou meurent les rêves* et *Black Star Nairobi*. Traduits de l'anglais par Benoîte Dauvergne. La Tour d'Aigues : éditions de l'Aube.
- Wainaina, Binyavanga. 2002. *Discovering Home*. Kwani? Series. Nairobi : Kwani Trust.
- Zabus, Chantal. 1991. *The African Palimpsest. Indigenization of Language in the West-African Europhone Novel*. Cross/Cultures Series, vol. 4. Leiden : Brill. <https://doi.org/10.1163/9789401204552>.

## NOTES

1. Voir notamment Bernard de Meyer, Pierre Halen et Sylvère Mdonbobari (2013).
  2. « *The epistemology of “Nairobi shamba la mawe,” is traced to villagers who trickled in to Nairobi to eke out a living. Since peasants earn a living off the land, they reckoned, rightly, that Nairobi was a “concrete” shamba or garden.* » Peter Kimani, correspondance par courriel, 18 août 2020.
  3. Voir par exemple Shana Poplack (2004) et Chantal Zabus (1991).
  4. Traduction : « Cette saga se déroula durant la période coloniale, quand les Blancs possédaient nos terre, eau, air, nos corps ; et essayèrent même de posséder notre âme. Notre terre et notre âme. »
  5. Au sujet de la génération Kwani? au Kenya, voir Aurélie Journo (2019).
  6. À titre d'exemple, « *Discovering Home* » (lauréat du Caine Prize for African Writing 2002) se présente comme un bref récit de pérégrinations de Nairobi aux confins du Kenya, jusqu'à l'Ouganda, dans sa partie frontalière avec le Rwanda, avec le Zaïre à l'horizon (Wainaina 2002).
- 

## AUTEUR

MAÉLINE LE LAY

IFRA-Nairobi, CNRS.